Portrait de Budé
en « intellectuel » :
la *G. Budæi viri clarissimi*
Vita de Loys Le Roy (1540)

MICHEL
MAGNIEN

(pour Marie-Madeleine de La Garanderie,
en très amical hommage)

Summary: *Hellenist, philologist, historian, friend and counsellor to the King, mythical founding member of the Collège de France, as well as family man, Guillaume Budé appears to us as a hero of humanism and compels our collective admiration because he could lead simultaneously a contemplative and an active life. How was he perceived by his contemporaries? A few months after the death of the humanist (August 1540), while still in mourning, his disciple Loys Le Roy — a future bright light in the study of Greek — published the *G. Budæi Vita*. This biography is a virtual hagiography of a lay saint, endowed with a high mission, who sacrificed his health, even his life, to the cause of knowledge and the service of the King. This paper analyzes how a young humanist defines the role of humaniores litterae in an ordered society through their greatest incarnation.*

La mort le 21 août 1540¹ du premier humaniste de France — en rang mais presque aussi en date —, suscita aussitôt quantité de compositions en vers² et en prose, voire de publications, où le monde des collèges, l'Université, et plus largement les milieux éclairés, disaient leur désarroi d'être privés de guide :

Mais doit aussi avoir part à cette gloire (précède un long éloge de François I^{er}, père des Lettres) celui qui a été l'instigateur de ce dessein si éclatant et, tant qu'il a vécu, le défenseur des Lettres, l'honneur et la gloire du nom français. Vous entendez qui je désigne, chers auditeurs, Guillaume Budé, personnage si savant et si illustre ; après l'avoir implanté dans votre cœur et votre mémoire reconnaissants, vous devez à jamais l'honorer et le vénérer comme un père. Un funeste et cruel destin nous l'a arraché cet été en provoquant cette mort certes non prématurée mais néanmoins douloureuse, car en même temps que sa vie c'est une grande illustration des Lettres et un grand talent que nous avons perdus.

Tels sont par exemple les termes par lesquels B. Latomus achève sa leçon inaugurale au Collège royal³ le 25 octobre 1540.

Avant même cette date, en collaboration avec Guillaume Fabricius, Christophe Richer avait composé une série de pièces gréco-latines qu'il avait fait imprimer par Robert Estienne dès le 11 septembre sous forme de placard⁴. Voilà ainsi constitué le premier tombeau poétique en l'honneur du disparu, dédié à Philippe de Cossé, évêque de Coutances.

Bel hommage au grand helléniste défunt, Jacques de Sainte-Marthe lui dédie ensuite à titre posthume son édition du texte grec de l'*Axiochos* — dialogue alors attribué à Platon, et où Socrate, comme l'on sait, médite avec son interlocuteur sur la mort ; il lui donne en outre pour préface une *de Gulielmo Budæo Parisiensis Commentatiuncula* : un titre érasmien pour un bref aperçu de la production intellectuelle du maître qui permet au disciple éploré de le poser en indéfectible promoteur et défenseur des Belles Lettres⁵.

Un peu plus tard⁶ enfin Loys Le Roy, élève du disciple préféré de Budé, Jacques Thousat, qui lui avait transmis son admiration pour son maître, jeune homme pour lors inconnu mais promis à un bel avenir dans l'érudition et les Lettres, édite à la mémoire du grand disparu non plus un placard ou une plaquette, mais un ouvrage composite une Vie de Budé⁷, plus longue, mieux sentie et composée que celle donnée quelques semaines plus tôt par J. de Sainte-Marthe, suivie d'un tombeau, et de lettres latines et grecques de sa main censées révéler à la fois ses liens avec l'illustre disparu et ses propres capacités d'humaniste⁸.

Fait notable, le jeune mécène Philippe de Cossé⁹, se trouve de nouveau impliqué dans cette publication. Outre N. Bourbon, Hubert de Suzanne, et surtout Salmon Macrin¹⁰, il patronne et encourage en effet pour lors Le Roy, originaire du diocèse de Coutances dont il a la charge¹¹ : à en croire la lettre-préface c'est lui qui aurait incité son jeune protégé à dédier cet hommage au nouveau chancelier¹², compagnon des dernières années de Budé, Guillaume Poyet¹³.

Mises à part trois pièces liminaires préconisant son « *præceptor* » Jean de l'Arbre¹⁴ et un poème en l'honneur d'Arnaud Du Ferrier imprimé en 1537 à Toulouse¹⁵, le jeune humaniste qui vient d'y achever ses études de droit et de regagner Paris n'a pour l'heure rien publié d'important¹⁶. En répondant à la suggestion de son protecteur, il saisit l'occasion aux cheveux. L'enjeu de cette *Vie de Budé* est donc double, à la fois hagiographique et plus personnel, puisqu'il s'agit de dresser la statue¹⁷ du grand homme tout en se plaçant dans son prestigieux sillage. Le Roy va donc proposer à ses contemporains un modèle admirable de sagesse avec quoi rivaliser, mais il va suggérer que personnellement, par ses préoccupations et ses travaux, il s'y identifie déjà.

Une vocation traversée

La Vie composée par Le Roy à partir d'un matériau imprimé assez aisément repérable¹⁸ ne respecte pas la stricte chronologie de l'existence de Budé. S'il s'agit bien d'un récit conduisant le lecteur des origines du père des Humanités restaurées (*GBV*, p. 8) à ses funérailles volontairement modestes (*GBV*, p. 49–50), ce texte hagiographique a pour principal dessein d'illustrer une vocation tardive et contrariée ; pour ce faire, sans adopter une démarche thématique, il se détourne parfois de la pure linéarité temporelle¹⁹.

M. Fumaroli l'a déjà noté²⁰, par son prosélytisme, dans son ton uniformément admiratif, ce récit n'est pas étranger aux Vies de saints médiévales. Néanmoins, si l'exemplarité du sujet dépeint et l'émulation du lecteur avec lui sont toujours de mise²¹, il ne s'agit plus désormais de sauver les âmes en les guidant sur la voie du Paradis ; il convient de former, de forger des consciences en leur montrant les bienfaits de la culture humaniste pour l'homme, et la communauté des hommes qui l'entoure.

Chez les hagiographes, la convocation de la figure des saints les plus récents démontrait qu'il est encore et toujours possible de remettre ses pas dans ceux des bienheureux de la première Église ; ici, la reconstitution du parcours intellectuel de Budé, incarnation du savoir contemporain, permet d'affirmer que les Modernes peuvent rivaliser avec les Anciens :

Or si nous consentons à prêter attention à la fécondité de notre siècle, nous verrons que par le talent nos contemporains ne sont pas inférieurs aux Anciens, que par leur savoir beaucoup les égalent, que par le zèle et l'application, ils leur sont de loin supérieurs, et qu'il ne faut pas les estimer inférieurs, à moins que par une sorte d'aveuglement de l'esprit, nous préférions décrier leur mérite et leur gloire plutôt que de les applaudir.²²

Mais la ressemblance avec les récits hagiographiques ne s'arrête point là, puisque toute la première partie de la *Vita* entend mettre en scène une soudaine conversion aux études. Elle campe en son début un jeune homme de bonne famille, assez voluptueux et promis à un bel avenir parmi ses pairs, les robins, tout à coup saisi par la passion des études, et qui se mue alors en un ascète de la philologie et de la culture humanistes :

Ces plaisirs cependant ne le tinrent pas longtemps occupé et accaparé. En effet, une fois les désirs propres à cet âge apaisés et les voluptés bientôt flétries, Budé, transformé plus vite qu'aucun ne l'aurait cru, se mit précisément à brûler d'un tel amour pour les Lettres que toute charge oubliée, il se voua tout entier à la connaissance et au savoir. Et lui ainsi de délaisser tous les plaisirs, de renoncer à la recherche des amusements, de fuir les jeux, les distractions, les banquets, les conversations avec même presque tous ses proches ; de ne tenir plus aucun compte de son alimentation, de son sommeil, de son corps ; de considérer que tout instant non consacré aux Lettres était un instant perdu. [. . .] En fait s'était logé dans son esprit un désir d'apprendre qui l'enflammait nuit et jour et lui rappelait que rien ne doit être recherché dans la vie au prix de grands efforts en dehors

de la sagesse et du savoir ; et que pour y atteindre toutes les souffrances physiques devaient être comptées pour peu.²³

Comme dans tous ces récits édifiants, cette vocation si contraire à sa destinée et si dangereuse pour sa santé va susciter l'incompréhension, voire la colère de l'entourage du jeune homme — le père en l'espèce²⁴ —, et rencontrer toute une série d'obstacles.

Le premier d'entre eux est constitué par l'absence de guide et de maître. Non seulement Budé est un *opsimathès*²⁵ (*GBV*, p. 7, 14), mais au sein des ténèbres cimmériennes qui entourent alors les études en France il ne trouve personne pour étancher sa soif de connaissances²⁶. Il est donc contraint de se former lui-même, et dans sa boulimie de lecture, perd beaucoup d'énergie et de temps avant de trouver la bonne méthode de travail, qui est celle de tous les grands philologues du moment : le texte et rien que le texte, sans un regard pour les marges chargées de gloses qui distraient et qui égarent (*GBV*, p. 10).

Et lorsqu'après avoir ainsi fait son miel de l'intégralité de la littérature latine, il désire ardemment apprendre le grec, il est confronté aux mêmes difficultés. Georges Hermonyme, présenté par Le Roy comme un homme grossier et intéressé²⁷, lui apporte un bien maigre concours ; quant à Lascaaris, qui lui ouvre sa bibliothèque de manuscrits bien établis, ses missions diplomatiques l'empêchent d'aider Budé autant qu'il en aurait besoin (*GBV*, p. 11).

Une autre difficulté réside dans le fait que notre anachorète de la culture prétend répondre à sa vocation tout en restant dans le siècle, qu'il entend également fonder une nombreuse famille et servir des princes exigeant de plus en plus de son temps. Le Roy esquisse ainsi en plusieurs passages la silhouette d'un *paterfamilias* attaché à son épouse et attentif à l'éducation de sa nombreuse progéniture (*GBV*, p. 16, 50 et surtout 35–36) ; la fin de la troisième partie passe en revue les charges toujours plus prestigieuses et lourdes que Budé a occupées auprès des rois successifs ou des puissants, comme les chanceliers Guy de Rochefort (*GBV*, p. 41) ou Guillaume Poyet, le dedicataire même de la *Vita* (*GBV*, p. 4 et 49).

On voit le paradoxe, le déchirement perpétuel du savant sans cesse happé par le quotidien des affaires de famille et du gouvernement et journalièrement contraint de renoncer à ce qui donne sens à sa vie. Et cette tension²⁸, chaque jour revécue puisque l'érudit n'envisage pas de passer une seule journée de sa vie sans étudier²⁹, pas même celle de son mariage³⁰, finit par atteindre physiquement Budé qui durant plus de vingt ans (*GBV*, p. 19) souffrira chaque mois de ce qu'on pourrait prendre pour de violentes crises

d'asthme provoquant d'insoutenables maux de tête, souffrances qui ne vont pas sans conséquence sur son intégrité physique :

[. . .] ainsi, la gaîté disparut presque totalement de son visage, l'allégresse de son cœur, l'enjouement de son abord, l'urbanité et la gentillesse de son commerce, l'amour des lettres devenant plus pesant de jour en jour lui aussi fut brisé, on ne voyait même plus un vestige ou une ombre de sa personne, mais en quelque sorte le fantôme d'un mort vivant. [. . .] Mais il s'ensuivit une grande pâleur sur le visage, une raréfaction des cheveux sur la tête, de la maigreur et de l'engourdissement dans le corps, et dans tous les membres une extrême faiblesse. [. . .] Il s'y ajoutait une lourdeur de tête quotidienne qui le gênait extraordinairement quand il rédigeait ou lisait.³¹
(Traduction de J. Chomarat)

Cette froideur et cette lourdeur mélancoliques, attestées par tant de lettres où Budé s'en plaint et les décrit non sans complaisance³², sont là aussi pour nous rappeler, d'après Aristote et son *problema* XXX,¹³³ la part de génie qui habite cet autodidacte, capable par la force de son seul intellect et de sa seule volonté d'« occuper, de l'aveu de tous, la première place dans l'érudition de notre temps » (*GBV*, p. 12).

Plus il étudie, plus il souffre ; et plus son entourage lui suggère de renoncer à ces travaux érudits qui ruinent sa santé, plus ardemment il souhaite s'y adonner. Mais le mal en arrive à un point tel qu'il nécessite l'intervention des médecins, qui, désarmés devant pareils symptômes, proposent un traitement pour le moins radical :

Et comme on estime que cette maladie provient des humeurs qui alourdissent la tête, les médecins lui promettaient un grand allègement de la maladie, s'ils créaient une issue au sommet de la tête, par où les humeurs s'évaporerait. C'est pourquoi ils lui donnèrent le conseil de se laisser perforer au fer rouge la peau épaisse recouvrant sa tête : il y a des conduits dans le crâne par où les vapeurs peuvent sortir vers le haut. Il fut fait comme ils l'avaient prescrit, non sans une immense souffrance. Mais ce traitement si dangereux et difficile ne fut d'aucun secours. En effet quand les exhalaisons épaisses et lourdes s'étaient élevées dans le cerveau, elles s'y arrêtaient et cessaient de monter plus haut ; en même temps elles s'y condensaient, puis se liquéfiaient et coulant par leur propre poids elles allaient sur le front, sur les tempes, dans les yeux, si bien que souvent au milieu de sa lecture il s'assoupissait et tout à fait malgré lui était pris par le sommeil. Mais aucun de ces maux, pourtant fort cruels, ne l'ébranla, tant il avait toujours l'âme invincible et rebelle aux difficultés.³⁴
(Traduction de J. Chomarat)

À tout saint son martyre pour la Cause. . . . On ne sait de quoi le plus s'étonner dans ce curieux passage, de l'origine du mal — le travail intellectuel — et de l'endroit — la tête, naturellement — où il s'implante en une symbolique si forte, ou de l'attitude de ce saint laïc qui en dépit des objurgations de son père ou des médecins, est capable d'endurer le pire —

y compris comme ici une véritable séance de torture, voire la mort³⁵ — en vue de répondre à sa vocation et d'assouvir sa passion du savoir.

Or, et Le Roy le souligne immédiatement après cette scène où l'intellectuel se mue en martyr des Belles Lettres, en dépit de ces freins physiologiques indéniables à l'avancement de ses travaux, Budé a paradoxalement produit l'essentiel de son œuvre durant ces années de maladie :

Bien plus, fait que j'estime fort admirable, presque tous ses écrits furent conçus, entrepris et publiés durant les années où il souffrait de cette maladie si grave et dangereuse.³⁶

C'est que, si l'on me permet ce mauvais jeu de mots, le salut passe par les œuvres. Et Le Roy nous montre, face aux obstacles externes, puis bientôt internes, qui se lèvent devant lui, un Budé toujours plus jaloux de s'adonner aux études, car il les envisage non comme un moyen de parvenir — le biographe ne cesse de souligner à quel point il était détaché des biens de ce monde et des honneurs (*GBV*, p. 17–18) — mais comme le chemin d'accès vers la contemplation, vers la *literata innocentia*, « la pureté de cœur inséparable de la méditation des choses de Dieu »³⁷ qu'il avait très tôt exaltée dans le finale du *de Asse*.

La conscience des Princes

La liste des œuvres produites par Budé est bien entendu placée par Le Roy au centre de son récit (*GBV*, p. 21–26). On ne laisse pas toutefois d'être frappé par le peu de place qui leur y est en définitive dévolu ; certaines d'entre elles, pourtant capitales comme son testament intellectuel, le *de Transitu*, sont tout juste mentionnées³⁸. Ce qui intéresse Le Roy c'est moins l'œuvre que la détermination qui l'a produite, moins les mots écrits que l'action de son héros sur lui-même et dans le monde. La *Vita* est avant tout le lieu de présentation et d'explicitation d'un parcours qui conduit un individu de l'intérêt pour les Lettres à la plus profonde des sagesse.

Plus que la réputation de ses œuvres, dont Le Roy évoque à plusieurs reprises l'écho à travers l'Europe entière (*GBV*, p. 39), cette volonté d'explorer la totalité des champs du savoir qui lui donne une capacité jamais démentie au repli sur soi, à la méditation, confère à Budé un statut exceptionnel parmi ses contemporains. Le Roy nous le dépeint comme un être incomparable par sa mémoire ou sa modestie, qui en dépit de — ou sans doute précisément grâce à — son refus des grandeurs d'établissement conquiert un ascendant sur les grands et les puissants.

On a l'impression à le lire que la domination exercée par Budé sur les esprits, y compris celui de son roi, n'est pas le fruit d'une contrainte qu'il imposerait de l'extérieur, mais qu'elle est tout intérieure et se fait sans violence aucune. Budé n'aspire pas à conquérir les faveurs des grands, ou à

dominer son siècle ; non, c'est le monde qui est comme attiré par son aura, c'est le roi lui-même qui prend plaisir à s'entretenir d'égal à égal³⁹ avec lui « *magnis de rebus ornatè exquisitèque* » (GBV, p. 43).

Dans ces conditions, l'*auctoritas* du sage peut pleinement s'exercer ; le travail pénible, acharné, les risques qu'il fait courir à sa santé et à sa vie trouvent ainsi leur sens ultime. Certes Budé a pour ambition de rendre compte à lui même et aux autres *de omni re scibili* (GBV, p. 17) mais la curiosité et le savoir ne sont rien à ses yeux, nous rappelle Le Roy en lecteur attentif du *de Asse* ou du *de Transitu*, s'ils n'aboutissent à une sagesse que l'on fera partager à ses prochains.

À la différence de tant de ses confrères humanistes Budé ne tire aucune vaine gloire de sa culture⁴⁰ ; s'il a tant étudié, c'est pour faire mentir le vieil adage scolastique rappelé par Rabelais ou plus tard par Montaigne⁴¹, c'est pour être plus sage, et non plus savant :

En outre, lorsqu'ils considéreront son mode de vie, sa complexion, ses mœurs, sa dignité, sa constance, sa prééminence et sa sagesse, les gens aussi comprendront — chose que de nos jours je trouve particulièrement salutaire et féconde — qu'avec les Lettres, ce n'est pas l'étalage du savoir que l'on recherche, mais bien plutôt la pureté des mœurs.⁴²

Le profond, l'immense savoir qu'il a acquis, mué par les ans, l'expérience et la médiation en *philothectoria*⁴³, fonde le magistère moral de Budé ; parti explorer les arcanes de l'antiquité gréco-romaine, qu'il dévoile à ses pairs ébahis⁴⁴, l'humaniste en ramène des leçons pour tous ses contemporains, qui ont aux yeux de son biographe pour devoir de l'écouter.

Ainsi lorsqu'il s'agit rien moins que de sauver les études grecques en France, autrement dit la culture nouvelle, décriée et malmenée par les forces conservatrices, Budé a le courage de faire entendre sa voix face au prince, gagné par le doute et le parti de la réaction :

Toute sa vie durant, il fut des plus respectueux de la vraie religion, manifesta une piété singulière envers Dieu, se recommanda auprès de tous les hommes par sa bienveillance pleine d'affection. Il se tint toujours très à l'écart des dissensions qui ont éclaté de notre temps, considérant ce qu'à son sens il était bon de faire plutôt que ce que les autres allaient louer ou blâmer. Aussi, comme au milieu des orages si puissants et des tempêtes si tumultueuses des opinions, s'était levée une haine immense contre la langue grecque parce qu'elle semblait le fondement de ces opinions et l'origine de tous ces maux ; comme les feux de la haine étaient brandis de tous côtés par des méchants ; comme au milieu du trouble où se trouvaient les doctrines anciennes, leurs ennemis avaient espoir non seulement de détruire le mérite des Belles Lettres, mais même de briser leur prestige par l'entremise des Grands ; comme au milieu de ces difficultés, la plupart des savants voyaient leur sentiment religieux tenu pour suspect et ne se trouvaient plus en sûreté au sein du troupeau des ignorants, lui seul demeura avec un état d'esprit, mais même une réputation inchangés. Dans sa vie ou ses paroles, personne ne put rien trouver à critiquer à bon droit. Et aux disciplines littéraires qui chancelaient, il apporta un soutien des plus

fermes. En effet, s'il ne s'était pas trouvé là comme tuteur légitime d'une science un peu raffinée devenue orpheline, lui qui, alors qu'elle était pourchassée, l'a défendue en présence du roi, devant le conseil, devant les assemblées, et qui, durant tout le temps où la haine s'installa, retint la science enfermée chez lui, protégée avec bienveillance et la préserva des assauts des criminels, sans nul doute, elle eût été contrainte de quitter notre pays.⁴⁵

Budé devient ici la boussole d'une société qui a perdu ses repères ; au milieu des suspicions déchaînées par la crise luthérienne, lui seul se révèle encore capable d'indiquer au roi la bonne direction. Dans le rôle moteur qu'il lui attribue, dans le poids qu'il accorde à ces interventions auprès des puissants, à ses yeux déterminantes pour le devenir des études humanistes en France, Le Roy confère à Budé un statut et une stature d'« intellectuel » au sens quasi sartrien du terme. Sa fascination pour le courage tranquille du vieux sage se lit dans cette longue période où la détermination du personnage (*hic solus*) ouvre la brève apodose qui vient balayer toutes les menaces accumulées qui pèsent pour lors sur les études humanistes en France.

Budé devient ici plus que le conseiller du prince, il est sa conscience, chargée de le mettre en garde contre les tentations de l'autoritarisme ou du repli, et destinée à lui rappeler que les chemins vers la Vérité sont parfois les moins faciles humainement — et politiquement. Tout l'intérêt réside ici dans la précision apportée ensuite par Le Roy : c'est justement la sagesse puisée dans la méditation et la culture qui confère ce caractère irréprochable à la position de Budé, et la rend inattaquable aux envieux :

Marquer toujours le même sentiment juste, demeurer constant dans son jugement, vivre avec intégrité, voilà qui eut un tel poids que ceux qui désiraient au plus haut point lui nuire — car c'est sous son autorité à lui seul que les lettres grecques avaient trouvé leur éclat et s'étaient amendées — ne purent cependant trouver moyen de lui nuire.⁴⁶

Mais tout en acquérant cet ascendant sur son prince, Budé a su ménager un espace privé et préserver son indépendance, à l'abri des turbulences de la cour, qu'il sait quitter quand il le faut, et à qui il n'a point abandonné son âme, comme le prouve la période où il a le courage d'afficher son désaccord avec Duprat, en marquant ses distances (*GBV*, p. 48).

Même s'il concède quelques heures par jour au *negotium*, en un étonnant syncrétisme, notre saint laïc est parvenu aux yeux de son hagiographe à réaliser l'idéal cicéronien d'*otium cum dignitate* :

Ainsi, alors qu'il était distingué par les honneurs et la réputation de son esprit, il choisit un mode de vie si sage qu'il parvint à vivre sans péril au milieu des affaires et avec honneur dans le loisir, et dans l'État le plus florissant au monde, à jouir sans aucune offense jusqu'à un âge très avancé de la gloire de sa sagesse. Et quelqu'un a-t-il douté qu'il ait vécu non seulement en homme saint et digne, mais encore en homme heureux et fortuné ?⁴⁷

Sancte, beate : on voit que les rapports avec l'hagiographie médiévale soulignés plus haut ne sont pas d'ordre uniquement formel. C'est bien un nouveau modèle de sérénité acquise dans et par l'étude qu'avec Budé Le Roy propose à ses collègues humanistes dans son beau latin cicéronien⁴⁸. Et l'on doit relever, là encore avec M. Fumaroli, que ce style de vie où les *negotia* de l'homme d'État ne parviendront jamais à lui fermer l'accès aux *studia humanitatis* fournit comme le « patron sur lequel les hauts magistrats du XVI^e et du XVII^e siècles dessineront leur propre biographie »⁴⁹.

Mais c'est justement dans ce repli et dans ce recueillement studieux qu'il a toujours su se ménager que l'intellectuel humaniste trouve à la fois force, moyens et surtout volonté d'intervenir dans la sphère publique :

Jamais Budé ne se trouvait moins desœuvré que lorsqu'il était de loisir. Ces lieux [Saint-Maur et Marly] étaient des refuges non pour s'abandonner au repos et à l'inaction, mais pour trouver la sécurité et la tranquillité d'esprit ; là il rédigeait les œuvres illustrées par son génie ; là il prenait en considération et examinait tous les principes de la sagesse et toutes les connaissances.⁵⁰

Avoir à ce point souligné le lien, fondamental, essentiel, pour un intellectuel de la Renaissance, entre vie contemplative et vie active n'est sans doute pas le moindre mérite de cette *G. Budæi Vita*.

Conclusion

En raison de l'importance de son sujet, bien entendu, mais aussi des qualités intrinsèques de son auteur, dont le superbe latin fut, semble-t-il, unanimement salué⁵¹, cette Vie qui immortalisait Budé en saint laïc connut une fortune éditoriale importante. Rééditée dès 1542 chez le même libraire⁵², elle devint la biographie pour ainsi dire officielle du grand homme lorsque Cælius Secundus Curio ne la jugea pas indigne de figurer en tête du premier tome des *Omnia Opera Gulielmi Budæi* publiés quinze années plus tard à Bâle⁵³. Reprise au siècle suivant dans les grands recueils collectifs de Bates ou de Leickher⁵⁴, elle sert aujourd'hui encore aux spécialistes de Budé, en dépit des réticences de Delaruelle qui la trouvait trop peu factuelle.

Si elle eut son impact immédiat sur l'image du grand homme, elle eut aussi son effet sur la carrière du jeune humaniste qui par ce coup d'essai fit montre de ses capacités, et obtint les bonnes grâces de G. Poyet, puis après la destitution de ce dernier, de son successeur, François Olivier⁵⁵. Avec une certaine lourdeur démonstrative manifeste dans les lettres publiées à la suite, chargées, on l'a dit, de l'inscrire au sein du réseau des *sodales Budaici*, Le Roy était parvenu à persuader qu'il était non seulement un proche, mais un digne héritier intellectuel du défunt, et que son hommage allait pour ainsi dire de soi, alors que le geste eût sans doute été mieux venu, voire attendu,

d'un des professeurs de ce Collège royal pour la fondation duquel Budé avait tant fait (*GBV*, p. 44–46).

Mais si l'on regarde *a posteriori* l'ensemble de la carrière de Le Roy, son travail dans les chancelleries, son passage par le Parlement de Paris, son action têtue et ininterrompue pour la divulgation de l'histoire et de la science politique grecques, son nationalisme littéraire, son enseignement au collège royal, son œuvre philosophique, sa volonté aussi d'infléchir, en intellectuel qui se respecte, le cours des choses grâce à sa réflexion et à sa culture⁵⁶, on estimera que Budé eût pu trouver pire thuriféraire et pire héritier⁵⁷, même plus ou moins auto-proclamé, pour s'empresse autour de son tombeau⁵⁸.

Université Paris III — Sorbonne nouvelle

Notes

1. Nous préférons cette date à celle du 22 août traditionnellement donnée pour le jour du décès de Budé. Le 22 août correspond en effet à la date de son inhumation (voir Cat. expo. BN *G. Budé*, Paris, 1968, n° 177), fait confirmé par l'inscription portée à la date du 21 août par Fr. Rasse des Neus dans son ex. des *Éphémérides* de Beuther (et relevée par J. Veyrin-Forrer, voir *ibid.*, n° 176).
2. En tête des *Doctorum hominum Epigrammata in laudem Budæi*, publiés à la suite de la vie de Budé par Le Roy (*GBV*, p. 48, voir description de l'éd. de réf. *infra*, note 7), on lit en effet cet avis : « *Innumerabilia Epigrammata in laudem Budæi post eius obitum scripta sunt, quae annectere omnia non fuit consilium. Ex tanta turba selecta quaedam ad eius uitam attexuimus, ut uno in conspectu uiderentur. Tufrueri lector, & Budæi manibus bene precare. Vale.* » [D'innombrables épigrammes ont été écrites en l'honneur de Budé à la suite de son décès, qu'il n'a pas semblé bon de joindre toutes ici. Nous en avons attaché quelques unes à sa Vie, choisies parmi une telle masse, afin qu'on en ait une vue d'ensemble. Fais-en ton profit, lecteur, et prie pour les manes de Budé. Adieu.]
3. *Sed in partem laudis vocetur is quoque, qui auctor pulcherrimi instituti et quoad vixit patronus litterarum, decus et gloria Gallici nominis fuit. Intelligitis quem designem, auditores, doctissimum præclarissimumque virum Guilielmum Budæum, quem in animis et grata memoria vestra insitum perpetuo colere, et parentis loco venerari debetis. Hunc nobis tristia et importuna fata hac ultima æstate eripuerunt, non immatura quidem, sed tamen dolenda morte, quod una cum vita illius magnum ornamentum litterarum, magna facultas nobis occiderit. Oratio Latomi XXV die octobris in auditorio dicta*, Paris, François Gryphe, 1540 (voir l'éd. de L. Bakelants, Latomus, *Deux discours inauguraux*, Bruxelles, coll. Latomus, 1951, p. 58–59). Latomus avait déjà fait un long éloge de Budé à la fin de sa première leçon inaugurale de 1534, *de Studiis humanitatis* (voir p. 36–39, éd. Bakelants).
4. Voir l'exemplaire, sans doute unique, collecté par François Rasse des Neus, et conservé aujourd'hui à la Mazarine [Rés. 10694 A, 11^e pièce]. G. Fabricius, chanoine de Poitiers, auteur d'un *Philobiblius, siue dialogus de studio diuinarum et humanarum literarum* dédié à Budé (Poitiers, Marnef, 1536), en relation avec Salmon Macrin (voir *Salmonii Macrini [. . .] Hymnorum selectorum libri III*, Paris, R. Estienne, 1540, p. 69–72 et 117–18), est pour lors attaché aux presses d'Estienne, qu'il aide dans l'établissement de sa bible de 1540 : voir Elizabeth Armstrong, *Robert Estienne, Royal Printer. An Historical Study of the Elder Stephanus*, Cambridge, Cambridge University Press, 1954, p. 74, note 2.

5. Iacobi marthani // PICTAVIENSIS DE GV-//LIELMO BVDAEO PARI-//SIENSI COMMENTA-TI-//VNCVLA. // Adnexus Platonis Dialogus *peri // thanatou* [en grec] Axiochus inscriptus. // [marque aux deux coqs] // PARISIIS // Ex officina Iacobi Kerver sub duobus // Gallis, via ad. D. Iacobum. // 1540, in 4o de 10 ff. Cette brève esquisse de la vie de Budé couvre 8 pages du f. (a)ij r^o au f. b v^o. Elle suit la chronologie des publications de Budé, depuis ses premières traductions de Plutarque et de Basile (Paris, J. Bade, 1505 ; f. aij v^o), jusqu'au *de Transitu* et des *Annotationes in Nouum instrumentum* demeurées manuscrites (f. a iij v^o).
6. La composition de ce texte, fort travaillé, a sans doute demandé plus de temps et de lectures que l'esquisse de J. de Sainte-Marthe. Un indice, faible il est vrai, semble indiquer que la *Vita* de Le Roy est parue un peu plus tard, en janvier 1541. En effet si la lettre-dédicace à Guillaume Poyet ne comporte pas de date dans l'édition de 1540 (*GBV*, p. 5) et disparaît de la rééd. de 1542 (voir *infra*, note 42), elle sera partiellement republiée par Le Roy (toute la partie centrale étant coupée ; certaines phrases sont aussi remaniées) au sein de ses *Selectiores aliquot epistolæ* (Paris, F. Morel, 1559, f. 9^v), et présentera alors cette dernière ligne : « Vale. Meloduni, mense Ianuario, M. D. XL. » [a. s.].
7. G. Budæi viri Clariss. // VITA // PER LVDOVICVM REGIVM, // AD // GVLIELMVM POIETVM MAGNVM // FRANCIAE CANCELLARIVM. // PARISIIS, // *Apud Ioannem Roigny, uia ad D. Iacobum, // sub Basilisco & quatuor Elementis.* // 1540. // CVM PRIVILEGIO. // In 4^o de 79 [sic pour 74] pages numérotées à partir du v^o de la p. de titre (avec erreur à partir de la p. 53, numérotée 49, et ainsi de suite, jusqu'à 69 et . . . 79 [pour 70, sic pour 74]) ; sign. : a-e [par 4], f [par 6], g-i [par 4]. Nous renvoyons à cette éd. or. grâce à l'abréviation *GBV*. Les traductions placées après les citations sont de notre fait, sauf mention spéciale, puisque J. Chomarat avait transcrit et traduit deux longs passages (p. 19–22 et 25–31) de la *GBV* au sein du ch. VIII des *Prosateurs latins en France au XVI^e siècle*, Paris, Presses de la Sorbonne, 1987, p. 478–93.
8. À travers en particulier les deux lettres placées en début de section (*GBV*, p. 54–57) et rédigées entièrement en grec — il n'étaient point si nombreux les Français alors capables d'un tel exercice —, lettres adressées respectivement à Budé et à Thousat depuis Toulouse en janv.-fév. 1536, qui inscrivent Le Roy dans le réseau de relations de Budé (J. Thousat, N. Bérauld, Jean de Pins). On trouvera une traduction de la lettre de Le Roy à Budé dans l'éd.-trad. de G. Lavoie (G. Budé, *Correspondance*, t. I, *Les Lettres grecques*, Sherbrooke, Centre d'Études de la Renaissance, 1977, p. 179–80).
9. Sur Ph. de Cossé (1509–48), prélat humaniste, érudit (il savait l'hébreu et le grec) mais peu réformiste (il n'a pas résidé une seule journée dans son diocèse durant les 18 années de son épiscopat), et puissant — car, allié par sa mère, une Gouffier, à l'amiral de Bonnavet et aux Montmorency, et frère de deux futurs amiraux, Artus & Charles de Cossé-Brissac, il sera précepteur des enfants de France, puis grand aumônier —, voir *Gallia Christiana*, Paris, 1759, t. XI, col. 900–901 (« *totus in aulicis muniis & studiis* ») ; Rouault, *Abbrégé de la vie des Évêques de Coutances*, Coutances, J. Fauvel, 1742, p. 327–31 ; Lecaure, *Histoire des évêques de Coutances*, Coutances, J. Voisin, 1839, p. 284–87 ; Tristain de Billy, *Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances*, t. III, Rouen, 1886, p. 63sq. ; G. Martin, *Histoire et généalogie de la maison de Cossé-Brissac*, La Ricauraire, 1989, p. 32–33.
10. Bourbon lui avait adressé la pièce VIII, 118 de la seconde éd. de ses *Nugæ* (Lyon, Gryphe, 1538, p. 473) ; H. de Suzanne lui dédie son *Dictionarium Ciceronianum* (Paris, S. de Colines, 1536) par une préface où il souligne (f. a ij r^o) que c'est Salmon Macrin qui l'a incité à entrer en relation avec le jeune prélat, lequel a ensuite financé son voyage jusqu'en Italie. Les relations de Salmon Macrin avec Ph. de Cossé ont été relevées par I. D. MacFarlane dans son article de *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XXI, 1959,

- p. 331 et 338. Notons que Le Roy publiera dans le tombeau poétique qui fait suite à la *GBV* trois pièces de Salmon Macrin (p. 49–50) et une pièce de Bourbon (p. 51, transcrite et trad. par E. de Budé, *Vie de G. Budé*, Paris, E. Perrin, 1884, p. 267–68).
11. En témoigne au sein même de la *GBV* (p. 57–64) la publication de la longue lettre autobiographique que Le Roy adressait à Ph. de Cossé le 13 août 1539 depuis Toulouse : entendant bientôt se lancer sur les « *fluctibus aulicis* » (p. 63), il y informait son « *patronus studiorum* » (p. 57) de son parcours personnel et de l'avancement de ses études juridiques.
 12. « *Philippus Cossæus Constantiensis Antistes, cuius iussu G. Budæi uitam explicandam suscepi, author mihi fuit ut hunc meum laborem nomini tuo consecrarem : existimans, quoniam Budæum paulo ante uita fruentem unicè dilexisti, quicquid de eo mortuo scriberetur, tibi fore gratissimum.* » (*GBV*, p. 3) [Ph. de Cossé, évêque de Coutances, à l'invitation de qui j'ai entrepris de dérouler la vie de G. Budé, m'a incité à placer ce mien travail sous ton nom : puisque tu as tout particulièrement chéri Budé, encore en vie il y a peu, tu ferais à ses yeux le meilleur accueil à tout texte composé sur lui après sa mort.]
 13. « *Nec vero in minima tua laude ponendum est, quod ut semel tanto honore auctus es, tecum habuisti Budæum semper, captus eius & virtute & doctrina : hunc nusquam à te dimittere, tecum quocunque proficisceris deducere, in suavissimo conuictu tuo honorificentissime detinere voluisti. Quicum remotus ab oculis populi in studiis cognoscendi semper aliquid aut discendi, quantum reipublicae superfuerat temporis, libentissime atque multo verius cupidissime contereris. Quare interim extimesco, ne refricem hisce meis literis desiderium, ac dolorem tuum : quem ex interitu illius longe acerbissimum accepisse te sciunt omnes.* » (*GBV*, p. 4) [Et voici assurément qui n'est pas pour toi un mince titre de gloire : une fois grandi par une si haute charge, tu as toujours gardé Budé à tes côtés, captivé par sa vertu et son savoir ; tu n'as jamais voulu qu'il te quitte ; où que tu allasses, tu as souhaité l'emmener avec toi et le retenir en le couvrant d'honneurs en ta si douce compagnie. C'est avec lui que, loin des yeux du peuple, tu passais de très bon cœur — plus exactement avec un très grand empressement — le peu de temps que te laissaient les affaires publiques à étudier, à découvrir ou à apprendre sans cesse quelque chose. Voilà pourquoi par moments je crains de raviver par ma lettre le regret et le chagrin que, comme chacun sait, tu as éprouvés de manière de loin la plus cruelle à la mort de Budé.]
 14. Trois pièces en distiques élégiaques, une en grec, deux en latin, placées en tête des Scholia I. Arborei Loudunensis in Porphyrium de quinque vocibus [. . .] (Paris, Colines, 1533), signalées par L. Delaruelle, *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. IV, 1897, p. 614–15.
 15. Selon le témoignage d'une lettre de Boyssoné, envoyée à M. Pac depuis Paris à la mi-septembre 1537, et éditée par Buche (*Revue des langues romanes*, 4^e sér., t. X, 1897, p. 184) : « *Carmen Regii in eius gratiam nuper Tolosæ excusum ad te mitto.* ». Une publication dont nous n'avons pas retrouvé la trace. Du Ferrier venait d'être nommé à la deuxième chaire de droit civil à Toulouse (voir H. Gilles, *Université de Toulouse et enseignement du droit*, Toulouse, 1992, p. 271–72).
 16. À notre connaissance du moins, car malgré l'existence des deux monographies d'A.-Henri Becker (*Un humaniste au XVI^e siècle, Loys Le Roy (Ludouicus Regius) de Coutances*, Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1896, 409 p.) et de W. L. Gundersheimer (*The Life and Works of Louis Le Roy*, Genève, Droz, 1966, 163 p.), les informations manquent sur les origines et les premières années de Le Roy.
 17. L'image est utilisée par Le Roy lui-même dans sa *Præfatio* lorsqu'il rappelle (*GBV*, p. 5–6) qu'il était de tradition dans l'Antiquité de dresser des statues de marbre ou d'airain aux hommes illustres, ou bien de rapporter leurs paroles et leurs hauts faits en vue de susciter un sain désir d'émulation.

18. Le Roy a bien entendu exploité certains passages autobiographiques du *De Philologia* (les réticences du père de Budé devant sa passion pour les études : *GBV*, p. 18–20 = *De Philologia*, éd. M.-M. de La Garanderie, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 26–31 ; le témoignage d'A. Le Viste devant François I^{er} sur le fait qu'en dix ans il n'a pas pris le moindre jour de repos : *GBV*, p. 15 = *De Philologia*, p. 26–27 ; voir encore la mention, p. 9, de sa passion initiale pour la chasse) ou du *De Studio* (sa conception de la finalité du savoir, *passim*) ; mais il s'est surtout appuyé sur la correspondance de Budé, dont il cite parfois explicitement des extraits (*GBV*, p. 31–32 = Allen 493 ; *GBV*, p. 36 = Allen 435) ou à laquelle il renvoie (*GBV*, p. 13, lettre à Longueil, voir L. Delaruelle, *Répertoire analytique et chronologique* . . ., Toulouse, 1907, n° 48), mais qu'il paraphrase tacitement dans presque tous ses développements (voir *infra*, notes 25, 29 et 31) : à propos par ex. des nominations de 1522 (*GBV*, p. 43–44), Le Roy suit de très près Allen 1328 et 1370 ; mais le texte le plus fréquemment utilisé est la fin très autobiographique de la longue lettre de Budé à C. Tunstall (19 mai 1517 : Delaruelle n° 9 ou Allen 583). Le Roy a de même exploité la correspondance de Longueil (voir *infra*, note 39).
19. Il suffira pour s'en persuader de se reporter au résumé que nous donnons en annexe. Ni strictement chronologique, ni véritablement thématique, le récit, très coulant, se signale par l'élégance et l'habileté de ses transitions puisque les trois parties principales que nous y avons distinguées reprennent chacune selon leur perspective le fil biographique précédemment interrompu.
20. *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et « res literaria »*, de la Renaissance au seuil de l'époque classique, Genève, Droz, 1980, p. 447. M. Fumaroli consacre une analyse détaillée (p. 446–50) au jugement long et complexe porté par Le Roy sur le style budéen.
21. « Tamen è dignitate patriæ, ex usu omnium qui literis dant operam, fore putavi, si eius imaginem non solum ad intuendum, verum etiam ad imitandum quoquomodo exprimerem. » [Néanmoins, j'ai estimé que cela servirait la dignité de la patrie et serait dans l'intérêt de tous ceux qui s'adonnent aux Lettres de donner à voir d'une certaine manière la figure de Budé non seulement pour qu'on la contemple, mais aussi pour qu'on l'imité.] (*GBV*, p. 6).
22. « *Quod si ad huiusce nostri seculi felicitatem animum conuertere uelimus, sine dubio comperiemus nostros homines antiquis ingenio non inferiores, multos doctrina pares, studio autem & industria longe superiores : nec minoris aestimandos, nisi caecitate quadam animi eorum laudi & gloriæ inuidere, quam fauere mallems.* » (*GBV*, p. 6).
23. « *Quæ tamen eum non diu occupatum impeditumque tenuerunt. Nam paulatim deferuescentibus eius ætatis cupiditatibus, illisque deliciis mature deflorescentibus, omnium opinione celerius immutatus, tanto demum literarum amore exarsit, ut negociis omnibus omissis, totum se in cognitione & scientia collocaret. Itaque omittere omnes uoluptates, relinquere studia delectationis, ludos, iocos, conuiuia, sermones, etiam omnium penè familiarium deserere : non cibi, non somni, non corporis rationem habere : arbitrari omne tempus deperire quod in literis non collocaretur. [. . .] Verum erat insita quædam discendi in eius animo cupiditas, quæ noctes & dies illum concitabat, atque admonebat nihil esse in uita magnoperè expetendum præter sapientiam, atque scientiam. In ea persequenda omnes cruciatus corporis parui esse ducendos.* » (*GBV*, p. 9).
24. Le Roy consacre une longue page (*GBV*, p. 18–19) à nous transcrire d'après le *De Philologia* (voir *supra*, note 18) — mais au discours direct ! — les objurgations du père de Budé qui s'adresse à son fils en lui reprochant de se tuer au labeur et de vouloir endeuiller sa vieillesse de sa disparition précoce ; il le conjure de ne plus travailler autant et de veiller à sa santé : « *Te enim intuens, qui es mihi charissimus, non possum non miserescere tuæ sortis, quod*

insano literarum amore flagrans, nec modum studio facias, nec finem labori. » [Car en te regardant, toi qui m'es si cher, je ne puis que prendre pitié de ton sort, puisque brûlant d'un amour déraisonnable pour les Lettres, tu ne mets aucune mesure à tes études ni aucune fin à ton travail.]

25. Comme il l'affirme dans la longue section autobiographique de sa lettre à C. Tunstall (Allen 583) : « *Dixeram me automathète kai opsimathè fuisse* » [J'avais dit que j'étais un autodidacte tard venu aux études] (*Lucubrationes*, Bâle, Episcopus, p. 362C ; voir *ibid.*, p. 405A, la même expression dans la lettre grecque à son frère Louis).
26. « *Primus certe Gallorum rudi adhuc seculo, sine praeceptore ac duce, nullo socio aut consorte gloriosi laboris, nullo aemulo atque imitatore studiorum, in optimarum artium curriculum prodiit.* » [Le premier assurément des Français en cette période encore peu raffinée, sans maître ou guide, sans aucun allié ou compagnon dans ce glorieux travail, sans aucun émule ou imitateur dans ces études, il s'avança dans la carrière des meilleures disciplines.] (*GBV*, p. 9 ; même affirmation dans la préf., p. 7 : « *ut iam plane grandis & sine praeceptore literas didicerit* »). Ou plus loin, à propos du grec : « *Cupiebat magnopere Graecas quoque literas discere : à quibus omnis rerum optimarum atque artium hubertas petenda est. Id fuit eo difficilius, quod nulli suppetebant praeceptores, à quibus doceretur atque erudiretur : tum quod Graecorum lingua nondum erat in Gallia cognita, quodque posteaquam cognita, non multum culta, paucis certè grata & probata, pluribus etiam suspecta & inuisa diu fuit. Sed incredibilis discendi ardor nequaquam restingui potuit his difficultatibus.* » [Il désirait également au plus haut point connaître la littérature grecque, d'où l'on peut tirer toute la richesse des meilleurs sujets et disciplines. Cela lui fut très difficile parce qu'il n'y avait pas de maîtres disponibles pour l'instruire et le former, parce qu'alors la langue grecque était encore inconnue en France, et parce qu'une fois connue, elle ne fut guère cultivée, et, même si elle était appréciée et goûtée de quelques uns, demeura encore longtemps suspecte aux yeux du plus grand nombre et fut même haïe par lui. Mais cette incroyable passion d'apprendre ne put jamais être éteinte par ces difficultés.] (*GBV*, p. 10).
27. « *Neque enim praeceptor ille plura docere quam sciret poterat.* » (*GBV*, p. 11). Ce jugement fort partial et injuste sur Hermonyme, est en fait directement emprunté par Le Roy à la lettre de Budé à C. Tunstall du 19 mai 1517 (Allen 583). Car il est sûr qu'Hermonyme, en relation avec Lefevre ou Reuchlin, a rendu à Budé de signalés services, ne serait-ce qu'en copiant pour lui des manuscrits grecs comme l'a établi H. Omont, qui en fournit la liste, in *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*, t. XII, 1885, p. 65–94.
28. Citations de sa correspondance à l'appui, G. Gadoffre a, comme Le Roy qui a eu les mêmes lectures, fort bien analysé et présenté la place de Budé, « au carrefour des ambivalences et des situations conflictuelles » (*La révolution culturelle dans la France des Humanistes*, Genève, Droz, 1995, p. 66–77).
29. « *Ne parua quidem momenta per incuriam solitus praetermittere. Quod si gerendis rebus interdiu destineretur, nunquam se somno dabat, quin tantumdem lucubratione nocturna rependeret, quantum perierat diurni temporis literis destinati. Non uxoris amor quam unice diligebat, non liberorum blandimenta, non rei familiaris cura illum à literis ullo unquam tempore abstrahere aut retardare potuerunt.* » [Il eut pour habitude de ne pas laisser échapper par négligence le moindre instant. Et si des tâches administratives l'en avait tenu éloigné durant la journée, il ne s'abandonnait jamais au sommeil avant d'avoir compensé par un travail conduit de nuit les heures du jour qu'il aurait dû consacrer aux Lettres. Ni l'amour de sa femme, qu'il chérissait plus que tout, ni les caresses de ses enfants, ni le souci de son patrimoine ne purent jamais à aucun moment l'arracher aux Lettres ou le retenir loin

d'elles.] (GBV, p. 16). L'anecdote selon laquelle, absorbé par ses lectures, il aurait renvoyé vers sa femme un domestique venu l'avertir que le feu était à la maison, rapportée par E. de Budé (*op. cit.*, p. 22), ne vient pas, à la différence de la plupart des informations présentes dans cet ouvrage, de la *Vita* de Le Roy, et semble controuvée.

30. Jour durant lequel il consent à ne travailler que [?] trois heures : « *Nuptiarum etiam die, qui est lætitiæ & hilaritati dicatus, minimum tres horas studuisse commemorant.* » [Même le jour de son mariage, qui est voué à la joie et aux réjouissances, on rappelle qu'il travailla au moins trois heures.] (GBV, p. 16).
31. « [. . .] *ut omnis prope hilaritas e fronte, alacritas ex animo, festiuitas in occurso, urbanitas et comitas in conuictu eximeretur, ingrauescens quoque in dies literarum amor infringetur, ne uestigium quidem eius nec simulachrum, sed quaedam effigies spirantis mortui appareret.* [. . .] *Verum inde pallor multus in vultu, raritas pilorum in capite, macies et stupor in corpore, in omnibusque artibus debilitas summa sequebatur* [. . .] *Accedebat ad hæc quotidiana capitis grauedo : quæ illi commentanti aut legenti quidpiam erat mirum in modum infesta.* » (GBV, p. 19–20).
32. Sur cette maladie, voir L. Delaruelle, G. Budé, Paris, 1907, p. 84–85 ; L. F. Flutre, « L'étrange maladie de Budé », *Æsculape*, 28^e an., n^o 1, janv. 1938, p. 3–6 ; mais surtout G. Lavoie, « G. Budé à son médecin : un inédit sur sa maladie », *Renaissance and Reformation/Renaissance et Réforme*, n.s. t. XV, n^o 1, hiver 1991, p. 37–56, qui cite toutes les lettres où Budé évoque ses souffrances et en situe les premières manifestations vers 1505.
33. Voir texte, trad. et commentaire fournis par le maître-ouvrage de R. Klibansky, E. Panofsky et F. Saxl, *Saturne et la mélancolie*, trad. par F. Durand-Bogaert et L. Evrard, Paris, Gallimard, 1989, p. 49–95.
34. « *Et quoniam ex humoribus grauantibus caput hic morbus effici creditur : si exitum in capitis uertice haberent, per quem euaporarent, magnam morbi alleuationem medici pollicebantur. Quare consilium dederunt, ut candenti ferro sineret cutem densam, quæ caput obtegit, perforari. Esse meatus in calua, per quos sursum exirent uapores. Id factum est, sicut praeceperant, magno cum cruciatu. At nihil momenti habuit curatio tam anceps et difficilis. Quippe ubi in cerebrum ascenderant halitus spissi et graues, insistebant finemque faciebant se altius efferendi : simul ibi concrecentes, deinceps liquescebant, et defluentes suapte nutu in frontem, in tempora, in oculos ferebantur, ut saepenumero in media lectione obdormisceret, et inuitissimus somno consopiretur. Verum nihil horum malorum, quanquam peracerba erant, eum labefactauit, ut erat animo inuicto, et reluctante semper difficultatibus.* » (GBV, p. 20–21).
35. Budé évoque ainsi dans sa lettre à Longueuil du 15 oct. 1519 (L. Delaruelle, *Répertoire analytique & chronologique . . .*, Toulouse, 1907, n^o 48) les « médecins qui me menaçaient de mort si je ne modifiais incontinent mon régime de vie et ne renonçais aux livres. » (trad. par G. Lavoie, art. cité, p. 41).
36. « *Quinimo quod magis mirandum censeo, omnia ipsius scripta intra id tempus, quo tam grauiter periculoseque aegrotabat, fere instituta, orsa et edita fuerunt.* » (GBV, p. 21).
37. Selon l'analyse de M.-M. de La Garanderie, *Christianisme et lettres profanes* [. . .], 2^e éd., Paris, Champion, 1995, p. 290.
38. « *Itaque eius oratio nimia cura et religione composita, doctis et attente legentibus est illustris, caeteros non perinde delectat. In hoc genere extant ab eo scripti libri tres de Transitu Hellenismi ad Christianismum, De Contemptu rerum fortuitarum libri tres, De Philologia lib. duo, digressiones plurimae in lib. de Asse et Annotat. De studio literarum*

commode instituendo liber unus. Quae ideo minus habentur in manibus quoniam perpauci retrusam illam atque abditam dicendi formam figuramque assequuntur. » [C'est pourquoi son discours arrangé avec un soin et un scrupule excessifs est éclatant aux yeux des doctes qui lisent attentivement, mais ne charme pas autant les autres. Dans ce style il y a de lui trois livres sur *Le Passage de l'Hellénisme au Christianisme*, trois livres sur *Le Mépris des choses fortuites*, deux livres sur *La Philologie*, de très nombreuses digressions dans les livres *Sur l'As* et les *Annotations*, le livre sur *La manière convenable pour étudier les lettres*. Si on lit moins ces ouvrages c'est que très peu de gens pénètrent cette forme et figure abstruse et mystérieuse de style.] (GBV, p. 26) ; traduction de J. Chomarat.

39. Par le biais d'une structure comparative, Le Roy place ainsi à deux reprises au moins le roi et son sujet sur un parfait pied d'égalité : « *Enimuero sicut erat honorificum Regi uirtutis cultori, praestantium ingeniorum fautori eximio, aliquem ex suis habere, quem omnibus aliis nationibus opponere iure posset, haud secius Budæo præclarum uidebatur ultro à principe longè maximo atque sapientissimo magnis propositis præmiis in aulam euocari, & singularem eius tum uirtutem, tum doctrinam non iam latere in umbraculis eruditorum ocioque, sed illustri & excelso loco sitam, in luce Galliarum ac regni clarissimi oculis auribusque uersari.* » (GBV, p. 43) ; « *Magna ergo Francisci Regis gloria. In cuius principatum bonae literae incurrerunt, sub quo principe tantus honos habitus eximiis studiis, hominibusque doctis: ut nunc primum quasi reuiuiscens rei literariae speciem aliquam uidere videamur. Nec uero debetur laus parua Budæo : qui primus bonarum artium incunabula in aulam intulit, ac scriptis Galliam illustrauit suis : nostramque locupletauit ætatem, qui elegantiores literas propagare consilio studio, gratia, labore connixus est: qui earum dignitatem non minus charam habuit, quam propriam, ab omni in iuria prohibuit, protexit, defendit.* » (GBV, p. 48).
40. « *Postremo nihil his temporibus sciri disciue potuit, quod ille non cum inuestigarit, tum etiam scierit. Quanquam is quidem doctrinae suae dissimulator magis quam ostentator fuit.* » [Il n'y eut rien enfin de son temps qui pût être su ou appris, que ce personnage n'ait exploré en détail et même su. Toutefois, il dissimula bien plus son savoir qu'il n'en fit étalage.] (GBV, p. 17).
41. « *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* », qu'on trouve dans la bouche de Frère Jean (*Gargantua*, ch. 37, éd. Screech, Genève, Droz, 1970, p. 226) et sous la plume de Montaigne (*Essais* I, 25, éd. Villey, p. 134A.).
42. « *Ad haec cum genus uitae, naturam, mores, grauitatem, constantiam, praestantiam, atque prudentiam intuebuntur, id quoque intelligent quod praecipue his temporibus salubre & frugiferum existimo, nempe ex literis non ostentationem scientiae, sed integritatem morum multo magis esse quaerendam.* » (GBV, p. 7).
43. Sur cette notion mise en place dans le *De Studio* (f. XVI v^o–XVII r^o, éd. or. citée ou éd. M.-M. de La Garanderie, p. 97–99), voir *ibid.* p. 30, et M.-M. de La Garanderie, *op. cit.*, p. 339–44.
44. Dans la délicate section consacrée aux rapports avec Érasme (GBV, p. 32–35), Le Roy ne laisse pas de rappeler l'admiration de l'auteur des *Adages* pour celui du *De Asse*. Il rappelle aussi l'admiration de Lascaris (GBV, p. 12 et 24) de G.-B. Egnazio (GBV, p. 24), de Longueil ou de Baïf (GBV, p. 12–14) pour ses travaux.
45. « *Veræ religionis obseruantissimus in omni uita fuit, singulari in deum pietate, in omneis homines beneuolentiae charitate commendatus. Longe semper abfuit ab his contentioneibus quæ in nostram ætatem eruperunt : sui iudicii quid se facere par esset potius intuens, quam quid alii aut laudatum forent, aut improbatum. Quamobrem cum in maximis opinionum procellis & turbulentissimis tempestatibus ingens Græcæ linguæ conflata esset inuidia,*

quod harum [opinionum] stirps & semen malorum omnium uideretur, cum odii faces undique ab improbis praeferrentur, cum in perturbatione ueteris disciplinae spem haberent inimici ad elegantium literarum non dignitatem modo extinguendam, sed etiam gloriam per principes uiros infringendam, cum in his asperitatibus rerum eruditi plerique de religione suspecti haberentur, nec satis essent inter imperitorum greges tuti : hic solus non modo integra mente, verumetiam existimatione permansit. Nihil in eius uita aut in oratione quisquam potuit inuenire, quod iure reprehenderet. Quod labenti rei literariae certissimum praesidium attulit. Nisi enim is contigisset orbæ politiori doctrinae quasi legitimus tutor : qui eam apud Principem, in senatu, in concionibus exagitata tueretur, ac tantisper dum inuidia consideret, domi septam teneret liberali custodia, atque à sceleratorum hominum impetu prohiberet, haud dubiè nostris finibus coacta esset excedere. » (GBV, p. 38–39).

46. *« Tantum ualuit in recta sententia perpetua permansio, tantum iudicii constantia, tantum uitæ integritas : ut hi qui nocere maxime cupiebant, propterea quod eius autoritate solius nitebantur Græcæ literæ & meliores : tamen quemadmodum nocerent, non inuenirent. » (GBV, p. 39).*
47. *« Sic cum honoribus atque ingenii gloria floreret, ita prudenter uitam instituit, ut in negotio sine periculo, & in ocio cum dignitate uiueret, ac simul in florentissima orbis terrarum republica sapientiae laude usque ad summam senectutem sine ulla offensione perfueretur. Et quisquam dubitauit illum non sancte modo grauiterque, sed beate etiam fortunateque uixisse ? » (GBV, p. 39).*
48. On aura pu, grâce aux différents passages transcrits ici, goûter la correction et l'élégance du latin très cicéronien de Le Roy, fort éloigné du sublime budéen, avec lequel, comme l'a relevé M. Fumaroli (voir *supra*, note 20), il marque quelque distance (GBV, p. 25–29, voir extrait *supra*, note 33), avant de laisser, p. 29–31, la parole sur le même sujet à Longueil dans son célèbre parallèle entre Érasme et Budé (lettre à J. Lucas du 29 janv. 1519, Allen 914). Notons qu'avec cette longue citation notre jeune humaniste en mal de reconnaissance laissait entendre — *purpura iuxta purpuram dijucanda* ! — que son latin pouvait bien soutenir la comparaison avec celui de Longueil, considéré quinze années plus tôt par l'Europe entière comme le chef de file et le meilleur des cicéroniens.
49. M. Fumaroli, *op. cit.*, p. 447.
50. *« Numquam minus negotio uacabat, quam cum in eo ocio agebat. Nempe erat perfugium illud non desidia aut inertia, sed securitatis tranquillitatisque animi, in quo præclara ingenii monumenta mandabat literis, in quo omnem sapientiae rationem omnemque doctrinam & contemplabatur & tractabat. » (GBV, p. 36).*
51. À en croire du moins les *Elogia* de P. Jove (cités par W. L. Gundersheimer, *op. cit.*, p. 61, note 4), La Croix du Maine (t. II, p. 62, éd. Rigoley de Juvigny : « [...] il a écrit plusieurs livres en Latin, & entre autres la vie de G. Budé, qui fut le premier Livre qui le fit connoître & le mettre en grande renommée ») ou Nicéron (*Memoires* [.N.], t. XXIX, Paris, Briasson, 1734, p. 223) : « Cette vie est écrite d'un stile si pur et si élégant, que l'Auteur fut, dès qu'il l'eut publiée, regardé comme un des plus celebres Écrivains de son siecle ».
52. G. Budæi Parisiensis // VIRI CLARISSIMI VITA PER // LVDOVICVM REGIVM // CONSTANTINVM // Aucta & recognita ex secunda editione // PARISIIS, // Apud Ioannem Roigny, uia ad D. Iacobum, // sub Basilisco & quatuor Elementis. // 1542. // CVM PRIVILEGIO., in 4^o de 53 p. [sign. : A-F], contre 74 pour l'éd. or. En dépit de l'annonce de la page de titre, cette nouvelle impression, à la typographie un peu plus resserrée que la première, supprime assurément les rares coquilles qui déparaient la belle italique de l'éd. or., mais elle n'introduit aucune variante notable (mis à part ce passage sur les origines de Budé, p. 6 : « G. Budaeus Lutetiae Parisiorum nobili & antiqua [nobilissima & antiquis-

sima dans l'éd. de 1540, p. 8] *stirpe ortus, maiores habuit amplissimis honoribus functos : qui multis in rebus principibus nostris magno usui, & reip. ornamento fuerunt.* ») ; elle retranche bien plutôt puisque disparaissent la dédicace initiale au chancelier Poyet (ce qui permet de dater cette réimpression d'après le 2 août 1542, date de la disgrâce et de l'arrestation du chancelier), ainsi que les derniers poèmes du tombeau (le quatrième distique de Thousat, toutes les pièces de Richer et de Gelida) et surtout toutes les lettres. Le Roy la republiera encore 35 ans plus tard à la suite d'une réédition de son *De Francisco Connano* [. . .] *ac commentariis iuris ab eo scriptis* (Paris, F. Morel, 1577), avec une variante finale sur la date du décès de Budé relevée par La Monnoye (in *La Croix du Maine*, éd. Rigoley de Juvigny, t. I, p. 317).

53. *Omnia Opera Gulielmi Budæi Parisiensis* [. . .], *quæcunque ab ipso edita, & post decessum publica facta*, Bâle, N. Episcopus le Jeune, 1557, 3 vol. in folio. On lit la *GBV* et le tombeau que Le Roy a donné à sa suite (dans la version de 1540) après la préface de Curione et le gros index, aux f. EE r^o–FF 6 r^o.
54. W. Bates, *Vitæ selectorum aliquot virorum qui doctrina, dignitate aut pietate inclaruere*, Londres, G. Welles, 1681 (rééd. 1704) ; F. I. Leickher, *Vitæ clarissimorum iurisconsultorum* [. . .], Leipzig, 1686.
55. Sur le mécénat d'Olivier voir le riche article de J. Dupêbe (« Un chancelier humaniste sous François I^{er} : Fr. Olivier (1497–1560) », in Ph. Ford & G. Jondorf éd., *Humanism and Letters in the Age of François I^{er}*, Cambridge, Cambridge French Colloquia, 1996, p. 87–114), qui signale son soutien à Le Roy.
56. Sur cette série de publications politiques où Le Roy appelle à la concorde et essaye de renouer les fils rompus entre les deux partis, voir W. Gundersheimer, op. cit., p. 67–91.
57. D'autant que devenu secrétaire de chancellerie, il connaîtra comme Budé ce déchirement entre les devoirs de sa charge et sa passion pour l'érudition ; dans la postface de sa traduction du *Sympose de Platon* (Paris, J. Longis et R. Le Mangnyer, 1558, f. 182 r^o), il se plaindra ainsi de se trouver « courtisan vagabond, distrait par affaires, se trouvant ordinairement près des grands personnages à leur lever, coucher et manger, sans pouvoir étudier parmi infinies indignités et entre tant de traverses et troublesments. »
58. Notons que Le Roy rendra encore hommage à Budé en traduisant en français à la demande de Charles IX la partie du second livre du *De Philologia* consacrée à la chasse (p. 178–244, éd. M.-M. de La Garanderie citée) ; c'est le ms. 271 de l'Institut : *Discours par dialogue de la Venerie faict en latin par feu Monsieur Budé* [. . .], édité par H. Chevreul (Paris, Aubry, 1861, transcrit par M.-M. de La Garanderie dans son édition, p. 313–41). Bien entendu, dans le vaste tableau du renouveau des études à travers le monde qui occupe la fin de *La Vicissitude* [. . .] (1575), ne sera pas non plus oublié « Guillaume Budé le plus docte de son temps en grec et en latin, et tres-diligent observateur de l'antiquité » (l. X, p. 370, éd. Ph. Desan, Paris, Fayard, 1988).

Annexe

Plan-résumé de la *G. Budæi viri clarissimi Vita*
(les nombres entre parenthèses renvoient aux pages de l'édition
originale, décrite à la note 7)

***Præfatio* (5–8)**

Exemplarité foncière de la vie de Budé

I — Histoire d'une vocation traversée (8–20)

Naissance et premières études — de droit ; goût pour la vie mondaine et la chasse (8)
Conversion soudaine à l'érudition (9)
Acquisition d'une méthode de travail : étude des textes originaux, rejet de la glose ; lecture intégrale de Cicéron (10)
Désir de se mettre au grec ; inutilité des cours d'Hermonyme et manque de disponibilité de Lascaris. Lefèvre d'Étaples lui apprend les mathématiques (11–12)
Bien qu'il ait appris le grec seul, Budé devient le phénix des études grecques en France comme devront bientôt le reconnaître Ch. de Longueuil et L. Baïf (13–14)
Son goût exceptionnel pour la lecture et l'étude (14–15)
Son emploi du temps quotidien ; sa mémoire exceptionnelle (16–17)
L'amour de l'érudition lui fait oublier tout souci de promotion sociale (17–18)
Objurgations de son père lui reprochant de compromettre ainsi sa carrière, mais aussi sa santé (18–19)
La maladie de Budé : ses symptômes, ses conséquences fâcheuses pour ses études ; intervention cruelle et inutile des médecins (19–20)

II — L'œuvre de Budé (21–35)

Éloge des travaux de Budé, depuis ses traductions de Plutarque jusqu'au *de Transitu* ; controverses autour du *De Asse* avec L. Porzio ; bons offices de G.-B. Egnazio (21–26)
Le style de Budé, avec insertion (28–31) de la fameuse lettre de Longueuil à J. Lucas [Allen 914] (26–32)
Ses relations toujours amicales, en dépit des médisances des *suspiciosi*, avec Érasme (32–35)

III — L'homme privé et l'homme public (35–50)

Budé « *pater familias* » ; sa vie quotidienne entre la rue St Martin, St Maur et Marly (35–36)
Sa modestie, sa réserve, son refus du luxe et de l'ostentation (37)
Sa foi ; son intérêt grandissant avec l'âge pour la théologie ; son refus des schismes et de la Réforme, en dépit de son attachement au grec dont il persuade le roi qu'il n'est point la langue de l'hérésie (38–39)
Son culte de l'amitié ; évocation de ses liens avec L. Ruzé, Fr. Deloyne et J. Thousat (39–40)
Un nouveau régime de vie (jardinage, promenades quotidiennes) lui assure une bien meilleure santé durant sa vieillesse (40–41)

Les marques d'estime, les charges et les honneurs qu'il a reçus de trois rois, Charles VIII, Louis XII et surtout François I^{er} (41–43)

Éloge de François I^{er} ; Budé nommé maître de la librairie, maître des requêtes et prévôt des marchands (43–44)

Fondation du Collège royal ; de tout temps le culte des Lettres a conféré un lustre suprême aux grands règnes ; importance de la culture, nécessité de combattre l'ignorance et la barbarie (44–47)

Après la nomination du chancelier Duprat, les apparitions de Budé se font plus rares à la cour (48) ; mais un autre chancelier G. Poyet, dont il devient le « Nestor », l'en rapproche (48–49)

Ses derniers jours : Budé quitte la cour pour mourir parmi les siens (le « 23 août ») ; son inhumation de nuit et sans pompe aucune à St Nicolas-des-Champs (49–50).